

## Courrier de Laurent Beccaria à Livres Hebdo. 16 septembre 2014

### Comment je suis devenu l'éditeur de Valérie Trierweiler.

En février 2014, Florent Massot, un directeur de collection de la maison, apprend au détour d'une conversation avec l'agent littéraire Anna Jarota que Valérie Trierweiler l'a mandatée pour l'aider à choisir un éditeur. Elle lui explique que toutes les maisons de documents se sont portées candidates à la publication, d'Albin Michel à Flammarion, en passant par Le Seuil, Fayard, Plon, Lattès, Robert Laffont, Stock, etc.

Je n'ai jamais rencontré Valérie Trierweiler mais plusieurs personnes que j'estime m'en ont dit du bien. Ce décalage avec sa mauvaise image m'intrigue. Notre rendez-vous est une belle surprise. Il se dégage d'elle quelque chose de libre, de franc et de droit qui me plaît. J'imagine reproduire avec elle l'aventure partagée avec Eva Joly lorsqu'elle instruisait l'affaire Elf. Vilipendée par les médias, elle avait réussi à se faire comprendre grâce à une autobiographie publiée par Les Arènes.

Nous détaillons notre offre : pas de chèque mirobolant mais des droits d'auteur confortables dans les habitudes de la maison ; le secret absolu et l'indépendance vis-à-vis des pressions éventuelles ; la possibilité de se rétracter à tout moment jusqu'au « bon à tirer » du livre ; aucune interview de promotion à la sortie.

Je confie à Valérie Trierweiler un ordinateur non relié à Internet. Chaque semaine nous échangeons des clés usb. Les pages s'accumulent. Valérie Trierweiler écrit sans se relire, dans une démarche de résilience. Elle a d'abord besoin de se reconstruire et d'écrire ce récit pour elle-même. Il n'y a bien évidemment pas d'*« écrivain fantôme »* : elle est journaliste depuis vingt-sept ans et c'est son histoire. Ce sont les conseillers de l'Elysée qui accréditent aujourd'hui *« en off »* cette rumeur, afin de nourrir la suspicion d'un montage.

Mars, avril, mai, juin passent. Nous la sentons éprouvée, souvent épuisée. A plusieurs reprises, nous pensons que le livre ne verra pas le jour. Mais à chaque fois, elle reprend le fil. Nous découvrons la passion qui l'a unie à François Hollande et ce que fut sa vie au cœur du pouvoir : l'omniprésence des médias jusqu'à l'effroi, les liaisons incestueuses avec les journalistes dont elle est à la fois l'illustration et la victime, la personnalité ambivalente du chef de l'Etat et l'arrogance de caste qui règne dans les allées du pouvoir.

Lors de notre premier rendez-vous de travail Valérie Trierweiler me confie avoir pensé à deux titres : *Illégitime* et *Merci pour ce moment*. Je l'encourage à choisir le second. Dans le catalogue des Arènes, les enquêtes parfois brûlantes coexistent avec des témoignages. Le récit de Valérie Trierweiler est un croisement des deux : une histoire d'amour public et un document sans filtre sur l'exercice du pouvoir aujourd'hui.

Fin juin, je rassemble en un seul fichier les textes épars. Je coule le récit de bout à bout, en suggérant des coupes ici et en posant des questions là, comme je le fais depuis vingt-cinq ans avec les auteurs que j'ai accompagnés. Certains ont évoqué des passages diffamatoires qui auraient été enlevés. Cela relève du fantasme. Les coupes visent à éviter les digressions inutiles. Durant le mois de juillet, au gré des souvenirs qui remontent, Valérie Trierweiler complète son manuscrit.

Mi-juillet, le cercle du secret s'ouvre à quatre collaborateurs. Le retour de lecture est toujours le même : d'abord la sidération à la lecture, puis une foule de questions sur l'auteure, le Président, notre époque. Début août, j'en parle à Patrick de Saint-Exupéry, mon complice de la revue *XXI*. Lui aussi est édifié : « C'est tout ce que je n'aime pas a priori : le people et la confession publique. Mais c'est un document unique, une effraction au cœur du pouvoir. Et c'est dévastateur pour le système médiatique ».

Avec notre équipe, je mets au point la stratégie de publication. Nous arrêtons la date de la première semaine de septembre. Il faut garder le secret car si la rumeur du livre se répand, la pression deviendra intenable. Rien ne se passe par téléphone. La relecture et la correction se feront en interne (d'où une bonne dizaine de fautes dans la première édition qui échapperont à notre regard de correcteurs amateurs).

Il faut décider du tirage. Depuis vingt ans, trois « premières dames » sur quatre ont publié leurs témoignages, avec des ventes comprises entre 500.000 ex (Danièle Mitterrand) et 100.000 ex (Cécilia Attias), en passant par 350.000 ex (Bernadette Chirac). Nous fixons la jauge à 200.000 ex, dont une réserve importante de la moitié

## Courrier de Laurent Beccaria à Livres Hebdo. 16 septembre 2014

du tirage. C'est un pari risqué, mais nous pensons que le livre va bénéficier d'un fort bouche-à-oreille. Personne n'imagine alors l'impensable, c'est-à-dire le raz de marée des lecteurs qui va submerger les libraires françaises en deux jours. Florent Massot part en Allemagne avec une clé comprenant le texte et la couverture. Le lundi 1<sup>er</sup> septembre, c'est officiel : notre équipe de vente appelle plus de 650 libraires au téléphone en 48H, en leur confiant le nom de l'auteur, le titre et un résumé du contenu. Au final, le total des commandes atteint 99.000 ex.

Du côté des médias, nous avons imaginé une distribution à la presse le jeudi matin, en même temps que l'ouverture des librairies. Une seule exception: donner à lire le livre en avance à deux journalistes respectées afin qu'à la sortie « ça ne parte pas dans tous les sens » (sic). Aux Arènes, nous avons travaillé sur le feuilleton d'été du *Monde* en 2010 –« Le procès de Jacques Chirac »- avec deux journalistes aguerries et familières de la chose politique. Pascale Robert-Diard est une des belles plumes de la presse. Françoise Fressoz a toujours été critique vis-à-vis de Valérie Trierweiler. Le lundi soir nous nous retrouvons dans un café pour avoir leur impression de lecture. Elles sont à la fois passionnées et attristées par ce que le livre révèle.

Quelques jours auparavant, Valérie Trierweiler nous a aussi demandé de contacter *Paris-Match*. Elle est journaliste depuis un quart de siècle dans ce journal où travaille toujours son ex-mari. C'est sa famille professionnelle. Elle nous demande de prendre rendez-vous avec le directeur : « Qu'il ait la possibilité de dire non ». Cela trouble notre plan, mais nous acceptons.

Olivier Royant, le patron de *Match*, est estomaqué par la nouvelle. Rien n'a filtré. Pendant toute l'après-midi du vendredi 29 août, il dévore le manuscrit dans notre bureau en compagnie de deux collaborateurs et décide de consacrer la couverture et douze pages, montées par un petit commando avant d'être substituée à l'imprimerie au dernier moment. *Paris-Match* choisit de traiter le livre sous l'angle de la romance.

Dans nos bureaux, les médias appellent en boucle et la pression monte. La consigne est au silence et nous fermons les grilles. Une vieille expérience des livres sensibles me fait craindre un veto au *Monde*. Mais ça passe. Les deux journalistes espéraient une double-page pour traiter le livre, elles en obtiennent une seule après des débats animés au sein de la rédaction en chef. Aux premières heures du mercredi matin, l'article sur le livre est réduit à une demi-page, en appui d'un papier de tête plus neutre.

A midi, c'est l'étincelle: le compte-rendu du *Monde* dévoile la dimension politique du livre et les trois lignes sur les sans-dents qui vont marquer les esprits. En juin, j'avais été saisi en découvrant la formule sous sa plume. J'avais demandé à Valérie Trierweiler si c'était une plaisanterie de mauvais goût, reprise hors-contexte. Elle m'avait répondu que c'était un trait qu'elle avait entendu plusieurs fois.

Alors commence la sarabande des commentateurs. Personne n'a le livre en mains, mais la machine est lancée. Le contexte politique a rendu la sortie du livre explosive. Nous assistons au déchaînement des passions. Je suis aux premières loges de la déraison médiatique : une avalanche d'opinions hors sol, de sur-interprétations, d'informations bidon, de bries détournées, de buzz monstrueux, de dizaines de milliers de tweets, de posts et de n'importe quoi.

Tel journal qui fait mine de s'offusquer de ces révélations y consacre pas moins d'une trentaine d'articles sur son site internet, course au clic oblige. Tel autre qui a tant hésité à en rendre compte du bout des lèvres, multiplie ensuite les articles inoffensifs mais destinés à « buzzer » sur « le making of », le « coup d'édition », etc. C'est à qui sera le plus violent. Les injonctions se multiplient : « N'en parlez pas ! », puis « Ne l'achetez pas ! ». L'escalade finit par « Ne le vendez-pas ! » supplique adressée sur Twitter par le chef du supplément livres du *Monde* aux libraires.

En quelques heures, le livre de Valérie Trierweiler est devenu objet de scandale.

Nos contemporains nous renvoient en boomerang « le Manifeste XXI pour un autre journalisme », que j'ai co-écrit avec Patrick de Saint-Exupéry. La furie médiatique qui a suivi la publication du livre illustre pourtant sa pertinence : au bout de quelques heures la « machine à buzz » a transformé une information sensible en canard sans tête, le prétexte à tout et n'importe quoi, au lieu d'être filtrée et analysée à sa juste mesure.

## **Courrier de Laurent Beccaria à Livres Hebdo. 16 septembre 2014**

Surpris par ce bazar, quelques lecteurs de *XXI* nous écrivent : « Pas vous, pas ça ! ». Leur réaction est compréhensible: un journal tisse une relation ininterrompue avec ses lecteurs et les textes de *XXI* doivent se justifier les uns par rapport aux autres. En revanche Les Arènes, comme toute maison d'édition, publient des textes différents, parfois contradictoires, dont les lecteurs ne sont jamais les mêmes. Un catalogue relève du pointillisme : chaque touche de couleur est indépendante de sa voisine ; il se révèle avec le recul. C'est la liberté et la singularité qui priment.

Est-ce le livre qui est scandaleux ou son traitement médiatique qui en a fait « un brûlot » voire même « un torchon »? Les lecteurs en seront seuls juges, sur la durée. Tout juste peut-on glisser quelques observations.

D'évidence, en témoignant de sa vie aux côtés d'un Chef de l'Etat en exercice, et en dévoilant ses contradictions, Valérie Trierweiler a profondément troublé une part de nous-mêmes attachée à la dimension sacrée du pouvoir. Bien sûr, nous savons que Nicolas Sarkozy ou François Hollande ne gouvernent plus comme le général de Gaulle mais « nous ne voulons pas croire ce que nous savons » aurait résumé Bernanos. Si cette digue saute, que reste-t-il ? L'émotion est légitime mais ne peut constituer la seule réponse. Si nous faisons silence, qu'est-ce qui changera ?

Le rappel outragé des convenances et de la bienséance est plus surprenant, après des décennies de libre parole et de récits autobiographiques. L'effet de projection sur Valérie Trierweiler est impressionnant : son récit nous renvoie à notre propre histoire, à notre rapport aux mots et au secret, aux êtres aimés ou quittés, aux relations de couple. Chacun y va de son commentaire. La misogynie et l'insulte se libèrent. Le pic de popularité d'Hillary Clinton avait coïncidé avec son silence pendant l'affaire Monica Lewinsky. La prétendue « dignité » d'Anne Sinclair est aujourd'hui louée, en opposition à la supposée « indécence » de Valérie Trierweiler. L'injonction sociale est puissante: une femme bafouée doit se taire. Etrange renversement.

Quand la fièvre sera retombée, il restera sans doute de cette publication le divorce entre l'hostilité de la quasi-totalité des médias, notamment audiovisuels, et le rush des lecteurs, puisque nous avons dû imprimer 590.000 exemplaires en quinze jours pour répondre à leur demande. Les échos de lecture qui remontent de la société française sont aux antipodes des commentaires autorisés. Les uns sont sensibles à l'authenticité d'une femme amoureuse répudiée en dix-huit mots jetés à la face du monde, une femme qui se confie à voix nue, ne se ménage pas et se livre toute entière. Les autres prennent la mesure de l'aveuglement et de l'entre soi du pouvoir ; ils sont édifiés par ce voyage à l'Elysée d'une femme qui n'est pas bien née, ni sortie de l'ENA. C'est la force d'un livre : il cristallise l'époque.

« Merci pour ce moment » a été qualifié de « libelle », de « coup d'Etat littéraire », d' « attentat politique »... Finalement rien n'a changé depuis les pamphlets de la Fronde et de la Révolution. Malgré le développement des médias et des réseaux sociaux, l'objet livre conserve un formidable pourvoir d'attraction et de révélateur.

***Laurent Beccaria***